

se trouvé quelque chose de meilleur. Ce qui me faisoit prendre ce parti-là, c'est qu'il me passoit par l'esprit, qu'il se pouvoit bien faire que les Académiciens eussent été les plus sages de tous les Philosophes; & qu'ils eussent eu raison de croire, que tout étoit douteux; & que l'homme ne pouvoit arriver à la connoissance d'aucune vérité. Car je croyois alors, avec la plûpart du monde, que c'étoit-là leur sentiment; & je n'avois pas encore pénétré pourquoi ils avoient parlé d'une manière à faire penser cela d'eux. a

Cette situation d'esprit où j'étois alors, fit que je ne pû m'empêcher de parler à mon hôte, d'une manière à rabattre quelque chose de la trop grande credulité où il étoit, pour toutes ces fables dont les livres des Manichéens sont remplis. Cependant, je les voyois toujourns plus volontiers, que tout ce qu'il y avoit d'autres gens qui n'avoient jamais été engagés dans cette here sie; & quoique je m'eusse plus la même opiniâreté à la soutenir, le commerce que j'avois avec ces gens-là, qui sont en grand nombre à Rome, mais sans oser se découvrir, diminueoit de beaucoup mon ardeur à chercher quelque chose de meilleur & de plus solide, que ce qu'ils m'avoient inspiré.

J'en avois d'autant moins sur ce sujet, que je desespérois, ô mon Dieu, Créateur du Ciel & de la terre. & de tout ce qu'il y a d'invisible, aussi-bien que de visible, de trouver la vérité dans votre Eglise, dont rien ne m'avoit tant donné d'éloignement, que de m'être laissé persuader, qu'on ne pouvoit se ranger de son côté, sans s'engager à croire, que vous avez un corps & des membres comme nous, & bornés comme les nôtres à une certaine étendue. Cependant, l'idée que je m'étois faite de mon Dieu, n'étoit pas dans le fond moins grossiere que celle-là; puis-

a Voyez la Lettre de S. Augustin à Hermogenien, C'est la première de la nouvelle édition.

Dapicent

al de vous en dire plus à l'égard de vous-même.